

Beaucoup de moines, de religieuses et une certaine quantité de soldats, voilà ce qui contribue à bigarrer l'aspect des rues en rehaussant un peu le déguenillé des naturels du Trastevere ou de la Suburra. Les costumes populaires n'existent plus à Rome ; mais il en vient encore de la province. Les campagnes députent à la grand ville, outre des modèles pour les peintres, des familles qui, pour utiliser quelque voyage indispensable du chef de la tribu, l'accompagneront au complet dans leurs beaux atours, munies de quelques babioles à vendre, de quelques couplets à chanter, ou d'une curiosité à exhiber. La principale affaire conclue ou le marché clos, ces bonnes gens stationnent où ils ont débarqué, à la place Montanara, au quartier de la Regola, aux environs du palais Farnèse, vers le Ponte-Sisto, ou à l'angle du pont aux Quatre-Têtes, attendant l'heure de retourner aux montagnes, en grignotant un peu de pain. Assise sur une margelle, échelonnée en grappe sur la pile angulaire et les parapets, une maisonnée champêtre sera là tout installée comme au logis, les marmots s'ébattant autour des jupes maternelles, la contadine allaitant le plus jeune en attendant son seigneur.

## II

Ce sont les spectacles de la rue ; ils offrent une diversion quand on court d'une église, d'une galerie à une autre. Le débrillé du populaire, le caractère des physionomies ou des attitudes, présentent avec une fréquente fidélité les modèles qui, perpétués par les siècles, ont posé pour les peintures des musées.

Une des premières galeries que j'aie visitées est celle du palais Barberini, voisin de ma demeure et où la pluie m'a souvent interné ; mais j'avais débuté par le palais Rospigliosi sur le Quirinal, par suite d'un engagement envers un vieil amateur provincial de la secte bolonaise.

Prévenu contre les classiques séductions de Guide non moins que contre celles de Domenico Zampieri, j'éprouvai cependant en contemplant sur l'original le plafond de l'*Aurora*, trop refroidi par le burin de Morghen, la sensation que produit une œuvre traitée avec poésie et redoublée d'un effet heureux à des partis pris de couleur pleins de franchise et de charme. Précédé d'un *Génié* qui porte dans les airs le flambeau du jour, *Apollon* sur son char s'élance dans le ciel en feu pour commencer sa journée. Il est suivi de *Flore* et entouré des *Heures* qui dansent à l'entour. Celles-ci, nourries sans épargne, sont bien un peu dodues : plutôt à Dieu qu'à ces visages pleins et réjouis elles fussent reconnues des pauvres et des malheureux ! Au bas du tableau, dans les lointains terrestres, la mer et ses rivages, bleuâtres encore, ne sont pas dégoûtés des fraîches brèves du matin. La composition est harmonieuse, la peinture claire et tranquille ; les draperies sont étudiées et les poses gracieuses. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste froid d'ordinaire, et dont nous allons rencontrer chez les Barberini le meilleur portrait, ou tout au moins l'un des plus agréables.

Quant à la *Première Faute de Dominiquin*, c'est une donnée de Breughel de *Velours*, grandie par un Romain de Bologne qui sait son état : les grâces du sujet humanisent la magistrale habileté du peintre. *Adam* cueillant la pomme, *Eve* qui la reçoit accroupie sont d'attrayantes figures : la ménagerie distribuée dans un Eden inspiré de la campagne romaine anime un théâtre d'une riche fantaisie. Bâti pour Scipion Borghèse, le palais Rospigliosi fut acquis autrefois par Mazarin. Après la mort du cardinal-ministre, on y plaça l'ambassade de France, et elle ne l'a quitté qu'en 1704. Redescendons à la rue des *Quattro Fontane*.

Le vaste palais Barberini, où trois générations d'architectes, Charles Maderno, Borromini et le Bernin, ont collaboré, est jeté en fausse équerre sur des jardins montueux dont les futaies ont vu passer toute la lignée des neveux d'Urbain VIII. Ces cultures en terrasses paraissent étranges,